

**M**ERCREDI soir Patachou a rouvert son cabaret de la rue du Mont-Cenis. Sur une poutre du plafond où pendent les cravates qu'elle a coupées, elle avait accroché le chapeau et la canne de Maurice Chevalier, comme un porte-bonheur. Patachou ne coupait plus de cravates. Elle chantait. Et ce fut un événement pour tous ceux auxquels elle avait donné rendez-vous. C'est cette soirée et l'aventure miraculeuse de la petite dactylo de Gnome-et-Rhône, devenue Patachou, que Georges Reyher vous raconte dans les pages suivantes.



**PATACHOU A TUE LADY PATACHOU**



# Une petite gamine de Ménilmontant devenue en un soir reine de Montmartre

**A** 2 heures du matin, jeudi, le bruit courait déjà à Montmartre, que la plus extravagante des hôtes de la Butte — renonçant à couper les cravates de ses clients et à faire danser en tutus les vieux messieurs — venait de se « saborder ».

Paris m'apprit quelques heures plus tard, au réveil, qu'au cours de la nuit était née l'une des plus grandes artistes d'aujourd'hui.

Ce suicide au champagne — suivi de cette résurrection triomphale — s'était accompli en quarante-trois minutes.

En sept chansons, Patachou avait tué Lady Patachou. Et le Tout-Paris, venu pour rire des truculentes loufoqueries de la « Patronne », acclamait, bouleversé, l'étrange petite bonne femme aux yeux de Gavroche et au sourire meurtri, qui venait de lui livrer, dans un frisson, quelques-uns des secrets les plus merveilleux du cœur de Paris.

Patachou, arrachant le masque de Lady Patachou, montrait pour la première fois son vrai visage.

Ce que personne ne savait — à l'exception de Maurice Chevalier et de quelques intimes — c'était que cette fille singulière, dont la vie est le plus extraordinaire des romans, venait de jouer la partie la plus dure de sa carrière.

Ce roman commence un dimanche de juillet 1946 à Montmartre.

Un jeune couple, perdu dans la foule des promeneurs et des touristes, regarde mélancoliquement une vieille maison de la rue du Mont-Cenis, au pied du Sacré-Cœur.

Henriette et Jean Billon sont venus revoir, du trottoir d'en face, le petit appartement qu'ils avaient acheté après leur mariage et qu'ils ont eu la folie de vendre pour se lancer dans les affaires.

Le magasin d'antiquités qu'il a créé périclite et le commerce des chaussures qu'elle a fondé ne va guère mieux. Et les voilà, à trente ans, sans situation, sans argent, et sans logis, dans l'ancienne chambre de jeune fille d'Henriette, chez ses parents, rue Orfila, à Ménilmontant.

Ils vont s'éloigner, après un dernier regard à leurs trois fenêtres a jamais perdues, quand leur ancienne concierge les aborde et leur dit qu'il y a quelque chose à louer dans le quartier.

C'est l'atelier d'un vieux sculpteur qui vient de mourir.

Henriette fait la moue. La maison ne paie pas de mine. La mesure, qui croule de toutes parts, semble inhabitable. Mais elle est vaste, bien située, et Jean, qui a passé trois ans dans un atelier d'architecture, et qui a la passion du commerce, voit immédiatement le parti qu'il peut en tirer. En jetant bas quelques cloisons on pourra faire de l'atelier une boutique et du premier un petit logement confortable.

Il loue la maison et se met au travail.

Quel commerce monter ? C'est bien simple. A 200 mètres à la ronde, il n'y a dans le quartier ni poissonnerie, ni rôtisserie, ni pâtisserie.

— Choisis ! dit-il à Henriette.

Gourmande, elle opte pour la pâtisserie.

Trois mois plus tard Jean a fait de l'ancien atelier l'un des magasins les plus élégants du quartier. Et le jeune ménage, qui attend un bébé, s'installe rue du Mont-Cenis. Ils engagent un chef, et tandis que Jean fait le mitron, Henriette travaille la pâte à chou.

Elle en parle tant, de sa pâte à chou, qu'on ne l'appelle plus, place du Tertre, que Mme Patachou. Jean devient M. Patachou. Et quand Pierrot ouvre son premier regard sur ce monde de la bohème, il est baptisé tout naturellement le petit Patachou.

Les Patachou ont eu une idée de génie en ouvrant cette pâtisserie. Les affaires sont si prospères qu'au bout d'un an, ils louent un local attenant au magasin et décident d'en faire un restaurant. Mais un restaurant pas comme les autres. Un restaurant sans musique ni attraction. Un restaurant où les gens qui veulent dîner tranquillement pourront manger leur entrecôte sans assaisonnement de jazz.

Le malheur c'est que les gens paisibles dînent chez eux, et que ce restaurant sans clients, qui absorbe tous les bénéfices de la pâtisserie, menace d'entraîner ses propriétaires vers la faillite.

Les Patachou, à contrecœur, se décident à engager un musicien, puis un autre. Mais la clientèle boude et la catastrophe paraît inévitable.

Mme Patachou a déjà des cauchemars de papier bleu, quand, un soir, quatre convives se présentent. Ils sont de belle humeur et, dès les hors-d'œuvre, entonnent des chansons à boire.

— Chantez donc avec nous ! dit l'un d'eux à la patronne.



**Premières années.** Elle était née à Ménilmontant. Elle ne s'appelait encore qu'Henriette Caron. (\*) Mais elle avait déjà les mêmes yeux étonnés et les mêmes joues rondes.



Mme Patachou qui, pour rien au monde ne voudrait mécontenter ses clients, accepte, toute confuse. Et elle est si drôle, cette petite pâtissière aux yeux naïfs, en chantant ces énormités, que l'un des clients, le docteur Bernard, lui dit en riant :

— Chantez mon répertoire tous les soirs et vous verrez que dans huit jours on s'écrasera chez vous !

Patachou, qui a la hantise de la faillite, saisit l'idée au bond.

Mais les clients sont à peine partis que la voilà prise d'angoisse.

## Sa chance aurait pu s'appeler : Charles Trenet

**D**EVENIR chanteuse ? C'est de la démente ! On ne s'improvise pas artiste. Si encore elle était douée. Mais non. Pour toute culture musicale elle n'a eu que les leçons de solfège qu'on donnait deux fois par semaine à l'école communale de l'avenue Gambetta. Et ce n'est pas à l'école commerciale, où elle a poursuivi ses études jusqu'au brevet élémentaire, qu'on s'est inquiété de savoir si elle avait de la voix ou des dispositions pour la musique.

Son père, d'ailleurs, n'aurait jamais permis qu'elle songeât à devenir artiste. Avec sa morale stricte de vieil artisan, M. Caron, (\*) établi céramiste-verrier depuis vingt ans à Belleville, aurait chassé sa fille de chez lui plutôt que de la voir « monter sur les planches ».

Pourtant, à dix-huit ans, un jour la chance lui avait souri.

Elle travaillait comme dactylo chez Raoul Breton, l'éditeur de musique. Un matin elle était seule, elle chantait à tue-tête dans le bureau quand un grand jeune homme blond était entré.

— Mais vous avez une voix magnifique !

Et il s'était présenté : Charles Trenet.

Quand il lui avait demandé si elle avait étudié le chant, elle avait éclaté de rire. Et, Trenet parti, elle s'était remise à taper à la machine sans même penser à la chance inespérée qui s'était offerte.

Plus tard, aux usines Gnome et Rhône, où, en quelques mois, de simple dactylo elle était devenue chef du secrétariat du personnel, un autre garçon lui avait bien dit, lui aussi, qu'elle avait une jolie voix, mais c'était Jean Billon, son fiancé — et il trouvait tout en elle si joli qu'on ne pouvait prendre ses flatteries au sérieux.

Et voilà ; ils sont mariés depuis trois ans. Ils ont un petit garçon de six mois, ils sont établis pâtisseries-restaurateurs à Montmartre. Et si elle veut éviter la faillite, il lui faut devenir chanteuse !

Elle chante.

Devant ses trois clients étonnés, elle chante comme elle chantait dans sa chambre de jeune fille le dimanche matin quand il y avait du soleil, ou parfois au bureau, quand le patron n'était pas là.

Mais les chansons ne sont plus les mêmes. Ce sont « Les Trois Orfèvres », ou « Le Petit Aveugle » et tous les refrains que lui ont appris le docteur Bernard et ses amis.

Elle a le trac. Elle a surtout un peu honte. Mais plus les paroles sont osées, plus le public afflue.

Car les clients, de soir en soir, deviennent plus nombreux. Ce ne sont plus seulement des petites gens et des bohèmes du quartier, mais des hommes élégants, des femmes du monde.

En trois mois le petit restaurant, « tranquille » — et toujours vide de la rue du Mont-Cenis — est devenu la boîte la plus tapageuse et la plus connue de Montmartre ; et la sage petite pâtissière est devenue elle-même la vedette du cabaret le plus excentrique de Paris.



**Première vocation.** Après l'école commerciale et le brevet, elle devint secrétaire chez Raoul Breton, puis chez Gnome et Rhône. C'est là qu'elle connut son mari, Jean Billon.

Elle s'est jetée dans l'aventure avec l'audace des timides. Et chaque nuit, elle mène un chahut d'enfer. Elle ne se contente pas de chanter et de danser. Elle oblige ses clients à danser et à chanter.

Un soir un industriel, qui est venu s'amuser chez Patachou avec quelques amis, refuse de danser le « French Cancan » avec la patronne. Toute la salle le prend à partie, et un des invités, saisissant une paire de ciseaux, lui coupe sa cravate.

Cette extravagance a un succès fou et, à 3 heures du matin, cinquante cravates sont accrochées à la hotte de la cheminée.

Se faire couper sa cravate par Patachou devient le chic suprême, et le Tout-Paris monte bientôt à Montmartre pour assister et participer à cette nouvelle danse du scalp.

Une nuit l'Aga Khan vient avec Rita Hayworth et son beau-frère. L'Aga Khan, prudent, n'a pas mis de cravate. Patachou, déçue, se rabat sur celle du beau-frère qui se laisse « amputer » de bonne grâce et dit à l'Aga Khan qui rit aux larmes :

— Désolé, mon cher. C'était la vôtre que je vous l'avais empruntée !

Le roi Farouk a un plus joli geste. Voyant Patachou s'approcher de lui, il dénoue sa cravate et la lui tend. Puis il en tire une autre de sa poche et la met en disant simplement :

— Excusez, chère, le protocole l'exige !

Patachou est aussi célèbre à New-York et Honolulu que la tour Eiffel ou Tabarin et l'on vient de tous les points du monde pour la voir. Les cars de l'agence Cook font escale chez elle et l'on doit retenir sa table trois semaines à l'avance.

Mais dans ce cabaret où l'on s'amuse follement une seule personne est triste.

C'est Patachou, la sage Patachou qui regrette son petit restaurant tranquille où ne venait personne.

Sa mère n'a jamais voulu venir chez elle. Et ce blâme silencieux lui gâche tous ses succès.



## Elle avait promis à Jovet de ne pas avoir de professeur

UN soir, on lui dit que Maurice Chevalier est dans la salle. Elle est prise d'un trac épouvantable. Et quand le docteur Bernard, qui l'a amené, le lui présente, elle peut à peine balbutier quelques mots.

Pour se remettre, elle boit un peu de champagne et, la gorge serrée, commence son numéro. Mais elle a l'impression de se mouvoir comme une somnambule.

Il est assis là, à une table, dans le fond de la salle, et ne la quitte pas des yeux. Quand il se lève et prend congé, avec une courtoisie un peu raide, à son air las elle devine qu'il s'est ennuyé. Et là voilà au désespoir.

Pourquoi cette tristesse ? Que lui importe, au fond, d'avoir déplu à Maurice Chevalier ? Elle sait bien qu'elle n'est pas une artiste et que si elle chante c'est seulement pour amuser ses clients.

Huit jours plus tard, elle donne pourtant une audition au Central de la Chanson, faubourg Montmartre.

Soudain, un regard la frappe. C'est lui. Est-ce pour elle qu'il est venu ? Elle se met à trembler quand il entre dans sa loge. Il l'interroge, il la regarde. Quand elle lui dit qu'elle a grandi à Ménilmontant, le visage de Maurice Chevalier s'éclaire :

— Ah ! je savais bien que nous étions du même village !

Ils se rencontrent pour la seconde fois, et ils ont le sentiment étrange de se connaître depuis toujours. Le coup de foudre ? Non. C'est plus subtil, plus complexe. L'amitié n'a pas cette chaleur, ni l'amour cette pureté.

Il lui apprend à voir, à aimer, à sentir les souffrances et les joies des êtres pour pouvoir, un jour, les exprimer dans une simple chanson.

Il lui donne une bague semblable à celle qu'il avait offerte à sa mère avec l'argent de ses premiers cachets. Et il fait graver ces mots : « Unis par le cœur. »

Unis par le cœur, c'est toute leur histoire. Et les historiographes qui, dans cent ans, tenteront de percer le mystère de cette liaison, n'y trouveront peut-être que ces quatre mots qui contiennent tout le secret de ces deux êtres.

Un soir, Jovet demande à Patachou qui lui a appris à chanter.

— Mais personne !

— Alors, jurez-moi que vous n'aurez jamais d'autre professeur.

Elle jura. Et ne tint pas son serment. Elle eut un professeur : Maurice Chevalier.



**Premières chansons.** Elle les chanta au Central de la Chanson. Elle n'avait encore choisi ni son style, ni son répertoire, ni ses gestes. Et puis elle tremblait de timidité.

Jamais il ne lui fit répéter une chanson. Les seules leçons qu'il lui donna, ce fut en flânant avec elle dans les vieilles rues de Belleville ou de Ménilmontant pour y retrouver les odeurs et les bruits de son enfance. Ce fut en remontant les Champs-Élysées à l'heure où le couchant l'illumine, pour y savourer le luxe et le bonheur de Paris.

Lady Patachou était déjà condamnée.

Le premier soir où Maurice Chevalier était venu chez elle, Patachou avait senti à quel point les chansons qu'elle chantait, les extravagances auxquelles elle se livrait étaient vulgaires.

Par sa seule présence, Maurice Chevalier lui indiquait la voie qu'elle devait suivre si elle voulait devenir la grande artiste qu'elle pouvait être.

Elle n'hésite pas.

En plein succès, au risque de tout perdre, elle décide d'en finir avec la fameuse « Lady Patachou ».



Au mois de janvier, elle ferme son cabaret et part en tournée avec Maurice Chevalier. C'est avec lui qu'elle veut tenter la grande expérience et se dépouiller un à un de tous les « trucs » qui l'ont rendue célèbre.

A Genève, elle supprime deux de ses chansons à boire et les remplace par des œuvres de Paul Delmet. A Bruxelles, elle en « coupe » deux autres. Quand elle arrive à Londres, il ne reste de l'ancien programme de Lady Patachou que deux numéros : faire chanter en chœur les spectateurs et donner des gages à ceux qui se dérobent.

## Avec "Mon Homme" elle devient Patachou

**P**LUS elle se dépouille, plus elle s'épure, plus le public « répond » à ses efforts. A Londres, elle n'avait été engagée que pour dix jours à l'Ambassy. Elle y reste un mois. Et un poste de télévision, qui ne présente qu'une vedette par mois, la « produit » deux mois de suite, à la demande du public.

Pendant huit mois, aux Etats-Unis, au Canada, en Amérique du Sud, elle poursuit ses expériences.

Une grande épreuve lui reste à faire : celle d'affronter Paris. Elle la tente.

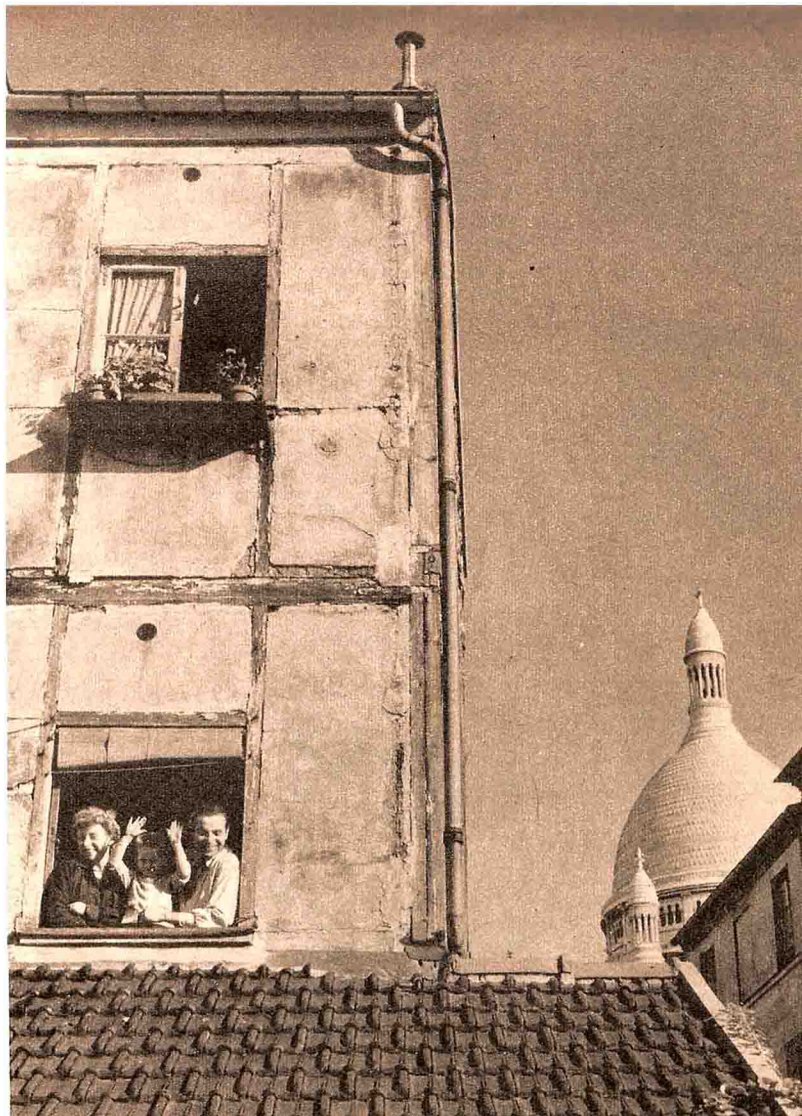
A onze heures, mercredi soir, elle est prise d'un tel trac qu'elle se demande si elle pourra chanter. Elle a la gorge nouée, le cœur fou, et ses mains se crispent avec une telle violence qu'elle se casse deux ongles.

Quand les projecteurs l'éclairent, elle est livide sous le fard et des gouttes de sueur mouillent ses tempes. Elle avait préparé « un petit laïus de rentrée ». Elle l'oublie, s'embrouille dans ses phrases, se prend les pieds dans le fil du micro, perd la tête. Alors, prise de panique, elle chante.

Et c'est le miracle.

Jamais *Bal, petit bal...* n'a été dit avec une telle finesse, une telle sensibilité. C'est toute la fraîcheur de ses seize ans et la joie de son premier bal, à Trouville, où elle passait ses vacances avec ses parents, qu'elle a chantées. Et la chanson est devenue la confidence ravissante d'une petite fille enivrée de musique et de lumière.

Quand elle chante *Mon Homme*, cette vieille ren-gaine de Mistinguett dont les orgues électriques des manèges forains ne veulent même plus, son talent éclate. Sans un geste, sans éclat de voix, de cette horrible plainte qui sent l'eau trouble et le crime, elle fait une sorte de confidence chuchotée, l'aveu bouleversant d'une âme déchirée par l'amour.



Premier étage. Au-dessus du restaurant de la rue du Mont-Cenis, où elle est devenue Patachou, elle découvre avec son mari et son fils Pierre, en ouvrant la fenêtre de son appartement, le paysage qui inspire ses chansons, les toits de Paris.

Alors Patachou connaît un véritable triomphe. Le frisson qu'elle a fait passer dans la salle, seuls les grands artistes — un Chevalier, une Edith Piaf, un Trenet — peuvent le donner.

Ceux-là ne « jouent » pas. Ils livrent leur âme.

Et c'était en livrant son âme, si longtemps cachée, que la gamine de Ménilmontant venait de reconquérir Paris.

Patachou avait tué Lady Patachou.

Georges REYER.

Photos IZIS - J.-P. PEDRAZZINI,

(\* ) Le nom de naissance de Patachou est Ragon. (NDLR)

Paris Match  
20 octobre 1951